

Ellen

L'HISTORIOGRAPHIE MÉDIÉVALE EN EUROPE
Paris 29 mars-1^{er} avril 1989
Éditions du CNRS, Paris, 1991.

L'IMAGE DE LA MONARCHIE FRANÇAISE DANS L'HISTORIOGRAPHIE DE L'EMPIRE (Xe et XIe siècles)

L'image qu'une nation se fait d'une autre, comme n'importe quel jugement humain, ne dépend pas seulement de son désir d'équité et d'objectivité. Elle relève, de façon beaucoup plus décisive, de la connaissance des faits et de l'information réelle qui sont à la base d'une analyse juste de la situation et d'une représentation qui dure longtemps. Nous avons l'habitude de contrôler les auteurs du Moyen Age, leurs informations, les indications sérieuses qu'ils nous transmettent, pour reconstituer les événements passés ; cependant nous ne pouvons pas ignorer l'état de leurs sources. Les historiographes travaillaient souvent sans disposer d'une bonne bibliothèque, et leurs livres risquaient à tout moment d'être perdus (1). Ce motif a beau expliquer maintes inexactitudes et maintes erreurs, il n'en reste pas moins étonnant que même des auteurs bien informés se révèlent incertains sur des points décisifs de leur récit, voire particulièrement indifférents. Il y a déjà cinquante ans que Martin Lintzel avait vu que le continuateur de la *Chronique* de Reginon de Prum, l'archevêque Adalbert de Magdebourg, était un chroniqueur imprécis et peu fiable (2). Ce prélat avait travaillé à la chancellerie royale au début des années cinquante du Xe siècle ; il était lié d'une étroite amitié avec l'archevêque de Mayence Guillaume, fils d'Otton le Grand, et depuis 962, il était très actif à la cour : « Si quelqu'un en Allemagne, du temps d'Otton le Grand, pouvait écrire de l'histoire pour ainsi dire de première main, c'était bien Adalbert (3).

Nous sommes sans cesse amenés à constater que le Continuateur de Reginon n'était pas seul à avoir cette manière de travailler, et même qu'il était tout à fait typique du Xe siècle. De toute évidence l'image que nous nous faisons de l'histoire de cette période diffère fondamentalement de celle des hommes qui vivaient alors et qui étaient les compatriotes de cet auteur. Mais

1. « Postea 12. Kal. Februarii peccatis agentibus principale templum Hildinshemensis ecclesiae diabolo insidiante per noctem igne succensum, sed solo divinae miseracionis subsidio velocius, Deo gratias ! est extinctum. Sed hoc, ah ! ah ! nobis restat lugendum, quia in eodem incendio cum preciosissimo missali ornamento inexplicabilis et inrecuperabilis copia periit librorum. », *Annales Hildesheimenses*, *Mon.Germ.Hist. SS rer. Germ.*, p. 31.

sans y réfléchir, appliquer les théories modernes et nos propres connaissances du passé pour expliquer les actions politiques et sociales du haut Moyen Age.

Si nous prenons au sérieux cette constatation, il s'ensuit d'importantes conséquences pour le travail scientifique. Désormais en effet nous ne pouvons plus nous satisfaire de déduire à partir de faits établis positivement des motivations politiques et des convictions juridiques ; mais il nous faut, aussi exactement que possible, rechercher et décrire les représentations dominantes, les mythes, les schémas explicatifs des Xe et XIe siècles. C'est alors seulement que l'on saisit les motifs qui ont pu pousser à l'action un roi, un évêque ou un groupe de membres de la haute aristocratie. Pourtant de nouvelles difficultés surgissent, car cette histoire qui fournit des motivations a été transmise avant tout par oral, véritable légende accessible à la compréhension populaire, et, comme telle, irrémédiablement perdue pour l'essentiel. C'est un véritable défi pour la science historique, dont l'énergie ne doit pas se laisser endormir par le sérieux de l'établissement philologique d'un texte et de son commentaire critique. L'historiographe du haut Moyen Age recherchait et utilisait aussi des productions écrites, mais il recueillait beaucoup d'éléments de la tradition orale et les images prédominantes qui l'accompagnaient.

Au Xe siècle, celles-ci étaient profondément imprégnées par la politique italienne, par les conflits internes de l'Empire, par la défense contre les Hongrois et la lutte contre les Slaves (4). L'Occident ne retenait l'attention que si des menaces d'attaque s'y exprimaient (5). A l'époque de Henri I^{er} et d'Otton I^{er} le conflit se cristallisa rapidement autour de la Lotharingie, comme un thème dominant. Que pour les contemporains cela ait été un aspect capital de leur intérêt politique pour la France ressort clairement de relations faussées des événements.

Voyons ce que rapporte Adalbert de Magdebourg pour l'année 924 (6) : « Les rois Charles et Henri se rencontrèrent près du Château de Bonn, scellèrent la paix et firent alliance. Charles se retira avec la promesse de ne plus élever à l'avenir de prétention illégale sur la Lotharingie. » Ce disant notre auteur ne fait pas que commettre une erreur sur la date : le traité de Bonn, qui est de 921, ne contenait en plus aucun renoncement de Charles le Simple à la Lotharingie ; mais Adalbert, qui écrivait entre 966 et 968, reprenait sûrement l'idée commune selon laquelle un arrangement légal entre le roi carolingien et le souverain saxon avait placé ce riche pays sous l'autorité de Henri I^{er}. Adalbert attribue encore à cette même année 924 un événement qui prend place en réalité en 923 (7) et qui fut considéré comme le motif justifiant le renoncement supposé de Charles à la Lotharingie : « La même année (Charles) est capturé et fait prisonnier par Herbert (de Vermandois) » (8).

4. *Adalberti continuatio Reginonis, Mon. Germ. Hist. SS rer. Germ.*, p. 164 sq.

5. *Ibid.*, p. 157.

6. *Ibid.*, p. 157.

7. *Annales s. Maximi Trevirensis, Mon. Germ. Hist. SS 4*, ad 923, p. 6.

8. ADALBERT (voir n. 4), p. 157.

Sur ce point Adalbert est en accord avec Widukind de Corvey, selon lequel Henri I^{er} avait exploité le conflit entre Robertiens et Carolingiens pour atteindre son but en Lotharingie, et en cela il fut favorisé par la chance (*fortuna*) : « Car, écrit Widukind, Hugues (le Grand), dont le père Robert, fils d'Eudes, avait été tué par l'armée de Charles, envoya des ambassadeurs, s'empara de Charles par la ruse et le maintint en prison jusqu'à la fin de sa vie » (9). La connaissance des faits est ici de nouveau erronée : en effet Eudes et Robert étaient frères, et non père et fils, et ce n'est pas Hugues qui a fait prisonnier Charles le Simple, mais Herbert de Vermandois, qui l'a détenu à Château-Thierry, puis à Péronne. Mais Widukind assure qu'Henri, à l'annonce de cette nouvelle, avait été convaincu de pouvoir obtenir la Lotharingie sans faire la guerre (10).

L'importance de l'intérêt suscité en France par le problème lotharingien est soulignée par le récit de l'envoi fait par Charles à Henri d'une relique de la main de saint Denis ; en effet Widukind situait l'événement juste au moment « où le roi Henri franchit le Rhin pour étendre son pouvoir sur les Lotharingiens » (11), et il reliait cela à un rappel de la translation de saint Vit de l'ouest vers la Saxe. L'évêque Thietmar de Mersebourg, qui écrivit sa chronique entre 1012 et 1018, utilisa Widukind comme une source et il montre parfaitement comment la tradition s'est entretenue et développée en Saxe. Thietmar élevait de vives critiques à l'encontre de Henri I^{er} parce qu'il avait renoncé à se faire sacrer à son avènement, et en même temps il entendait faire observer que Dieu veillait sur les actes de ce roi, et c'est pourquoi il dit : « A l'ouest, il y eut un certain roi (*quidam rex*), que les gens appelaient Charles le Sot pour se moquer de lui, c'est-à-dire le Simple. Un de ses ducs le garda prisonnier dans l'obscurité d'un cachot et il demanda l'aide de notre roi Henri, qui était son parent (*nepos sui*), en même temps qu'il lui promettait par serment la main droite de saint Denis et tout le royaume des Lorrains pour sa libération. Aussitôt le célèbre guerrier prit les armes, partit à l'aide de son parent menacé et obtint sa récompense en le libérant et en le rétablissant dans sa dignité première » (12).

On ne peut pas établir de façon certaine s'il y avait une parenté entre Henri I^{er} et Charles le Simple ; en tout cas Hadwige, la mère de Henri, la *neptis regum* (13), était d'origine franque. Il se peut que son père ait été Henri de la famille des Babenberg/Poppon, un homme important de l'entourage de Louis le Jeune, chef de l'armée de l'empereur Charles le Gros mort en 886 devant Paris contre les Normands (14). Mais assurément Thietmar et ses nobles contemporains saxons croyaient en cette parenté, dans laquelle ils voyaient un

9. WIDUKIND DE CORVEY, *Res gestae Saxonicae*, *Mon.Germ.Hist. SS rer. Germ.*, I, c.30, p. 42.

10. *Loc. cit.*

11. WIDUKIND (voir n. 9), I, c.33, p. 45.

12. THIETMAR DE MERSEBOURG, *Chronicon*, *Mon.Germ.Hist. SS rer. Germ.*, I, c.23, p. 30 ; ADALBERT (voir n. 4), ad 925, p. 157.

13. *Vita Hathumodae*, *Mon.Germ.Hist. SS 4*, p. 167.

14. Eduard HLAWITSCHKA. « Zur Herkunft der Liudolfinger und zu einigen Corveyer

ment important de l'action de Henri I^{er}. On peut retrouver son mythe historico-politique du transfert de la Lotharingie à l'Empire de la façon suivante : Un roi de Francie occidentale, Charles, peu fait pour le pouvoir et surnommé pour cette raison le Simple, appela à l'aide son courageux parent, lui offrit une relique de grand prix et jura de lui céder en contrepartie la Lotharingie. Henri a accordé cette aide, Charles a tenu sa promesse.

Si on compare ce mythe contemporain avec les résultats de la science historique moderne, tels qu'ils figurent dans nos manuels, un décalage énorme apparaît alors nettement : en 923 précisément, après la bataille de Soissons entre Charles le Simple et Robert de Neustrie, après la mort de Robert dans ce duel et le couronnement de Raoul, Charles fut fait prisonnier par Herbert de Vermandois. Alors commencèrent les tentatives de Henri I^{er} pour conquérir la Lotharingie, parce qu'il ne se sentait plus lié par le traité de Bonn. Il ne fut pas question d'une aide en faveur de Charles le Simple, et en 925, une grande partie de la noblesse lotharingienne passa dans le camp de Henri. En 927 Herbert de Vermandois lui fit aussi hommage pour obtenir son appui contre le roi Raoul et les Robertiens ; il reconnaissait ainsi de nouveau Charles le Simple pour roi (15). Ici on pourrait voir un réel point de rapprochement avec le récit de Thietmar, car on ne fait pas état d'une action militaire directe de Henri en faveur de Charles.

Le gain de la Lotharingie et le conflit des Carolingiens et des Robertiens suscitent l'intérêt des auteurs d'Empire également pour ce qui concerne la période des rois de France Louis IV d'Outre-Mer (16) et Lothaire. Chez Ruotger, le biographe de l'archevêque Brunon de Cologne, se retrouve fortement affirmé le motif de l'étroite parenté entre la maison des Liudolfingiens, les Carolingiens et les Robertiens (17). Ce motif fait sûrement partie du noyau dur d'une tradition historique largement répandue ; en effet l'affirmation de cette parenté avait une fonction politique et devait donc être inlassablement rappelée à l'intention des observateurs (18), faisant apparaître les activités des rois saxons à l'ouest comme des actions commises à l'intérieur d'une grande famille. Derrière les moindres évocations des personnes et de leurs hauts faits (19), le lecteur contemporain retrouvait des familles connues, avec leurs relations de parenté, si bien que mainte information jusque-là difficile à comprendre, voire inexplicable, devient, de ce point de vue, parfaitement compréhensible.

Thietmar de Mersebourg rapporte (20) que l'archevêque Brunon de Cologne s'était laissé entraîner, sous l'influence de mauvais conseillers, à faire du tort à son roi qui était aussi son frère : « Il invita à un repas son beau-frère

15. Karl-Ferdinand WERNER, « Westfranken-Frankreich unter den Spätkarolingern und frühen Kapetingern (888-1060) », dans : *Handbuch der europäischen Geschichte*, I, Stuttgart 1976, p. 741 sq.

16. *Vita Johannis abbatis Gorziensis*, *Mon.Germ.Hist.* SS 4, c.43, p. 349.

17. RUOTGER, *Vita Brunonis*, *Mon.Germ.Hist.* SS rer. Germ., N.S. 10, p. 41 sq.

18. *Ibid.*, c.42, p. 44 sq. ; ADALBERT (voir n. 4), ad 965, p. 175.

19. *Annales Heremi*, *Mon.Germ.Hist.* SS 3, p. 142 ; *Annales Laubienses*, *Mon.Germ.Hist.* SS 4, p. 16.

20. THIETMAR (voir n. 12) II, c.23, p. 64-66.

Hugues (le Grand), qui était très infidèle envers le roi Otton, comme je l'ai déjà dit ⁽²¹⁾, afin de lui remettre le royaume avec une couronne artistiquement ornée de pierres précieuses, sans penser aux liens de sang ni aux serments. » Par ce royaume il ne fallait pas entendre le royaume allemand de Francie orientale, et donc pas une conjuration contre Otton le Grand, mais la royauté occidentale que Brunon, contre la volonté de son frère, voulait donner à Hugues. L'archevêque de Cologne, duc en Lotharingie, pouvait trouver un grand intérêt dans la royauté d'un Robertien en France afin de s'assurer ce pays qu'Hugues Capet, effectivement, a plus tard abandonné, tandis que sa reconquête demeurerait au programme du pouvoir carolingien. Etant donné que Louis d'Outre-Mer était mort en 954, une royauté de Hugues était dans le domaine du possible. Brunon était en fonction depuis 953, si bien qu'un tel programme aurait pu faire l'objet d'une discussion entre le 10 septembre, date de la mort de Louis, et le 12 novembre, date de l'élection et du couronnement de Lothaire à Reims. Au dernier moment, c'est ce que continue de raconter Thietmar dans le même passage, Brunon avait eu des doutes sur la justesse de son action, et aurait trouvé, avec l'aide de son secrétaire Folkmar (son successeur sur le siège archiépiscopal) un astucieux moyen de s'en sortir.

Les *Annales Viridunenses*, composées avant 1050, contiennent une donnée totalement erronée, placée dans les années 974-982 et qui laisse apparaître à quel point était fort et durable le rapport très tôt établi entre la situation difficile de Charles le Simple, l'aide apportée par les Liudolfingiens aux Carolingiens et le transfert de la Lotharingie au royaume de Francie orientale : « Les princes des Francs enlevèrent au roi Charles son royaume ; l'empereur Otton le rétablit, après avoir battu les princes au cours d'une difficile bataille à Soissons, et pour cela il reçut de lui (de Charles le Simple) la Lotharingie en cadeau » ⁽²²⁾. Hormis la donnée de base de la légende historique, tout est ici déformé.

Les opérations militaires des années suivantes ⁽²³⁾ liées au conflit autour de la Lotharingie ont fait l'objet de peu d'attention dans l'historiographie de l'Empire. Une exception est constituée par le raid surprise de Lothaire sur Aix en 978 avec le retournement symbolique de l'aigle sur le toit de la *domus regia* de Charlemagne ⁽²⁴⁾ et la contre-attaque d'Otton II qui emmena jusqu'à Paris l'armée impériale ⁽²⁵⁾ ; et en outre la rencontre qui s'y rattache à Margut sur la

21. II, c.6, p. 44 ; cf. WIDUKIND (voir n. 9) III, c.13, p. 111.

22. *Annales Viridunenses*, *Mon.Germ.Hist.* SS 4, p. 8.

23. HERMANN DE REICHENAU, *Chronicon ad 940*, *Mon.Germ.Hist.* SS 5, p. 113.

24. THIETMAR (voir n. 12) III, c.8, p. 106 ; cf. RICHER, *Histoire de France*, III, c.71 (éd. R. LATOUCHE), t.II, p. 88.

25. *Annales Ottenburani*, *Mon.Germ.Hist.* SS 5, ad 978, p. 4 ; *Annales Mettenses brevissimi*, *Mon.Germ.Hist.* SS 3, p. 155 ; *Annales Augustani*, *Mon.Germ.Hist.* SS 3, p. 124 ; *Annales S. Bonifacii*, *Mon.Germ.Hist.* SS 3, p. 118 ; ALPERT DE METZ, *De episcopis Mettensibus*, *Mon.Germ.Hist.* SS 4, c.1, p. 697 ; OTLON DE ST-EMMERAM, *Vita S. Wolfkangi episcopi*, *Mon.Germ.Hist.* SS 4, c.32, p. 539 ; *Annales Laubienses*, *Mon.Germ.Hist.* SS 4, p. 17 ; *Annales Hildesheimenses*, *Mon.Germ.Hist.* SS *rer. Germ.*, p. 23 ; LAMPERT DE HERSFELD,

Emers, près d'Yvois, à la frontière de l'Empire, en mai 900 (26). On n'a pas le sentiment d'une hostilité et d'une concurrence entre les deux royaumes. Depuis le traité de Bonn, il y avait reconnaissance fondamentale et réciproque de deux *reges Francorum* sur la base d'une *amicitia* (27), une relation qui fut renforcée par les *intitulationes* du synode d'Ingelheim en 948 (28). Les campagnes des souverains ottoniens vers la France furent présentées expressément comme une opération commune et concertée des rois (29), et les relations de parenté envers les Robertiens comme envers les Carolingiens furent soulignées (30).

Il ne pouvait y avoir aucun doute en ce qui concerne l'indépendance des deux royaumes, il ne s'agissait pas du tout d'une action commune des Francs. Pour Adalbert de Magdebourg, le conflit des Carolingiens et des Robertiens était une querelle interne (*intestina discordia*) n'intéressant que la *Francia superior* (31) ; et Widukind fit entrer Otton le Grand en campagne *in Galliam proficiscens* en 946 depuis Cambrai dans le royaume de Charlemagne (*intrare regnum Karoli*) (32), reconnaissant ainsi à Louis d'Outre-Mer son droit à l'héritage. Dans un autre passage il avait déjà opposé les *res Francorum* aux *res Saxonum* (33) ; la révision de la Chronique de Thietmar de Mersebourg, faite à Corvey, en relation avec une visite de Henri II à Corvey, fait un rappel de la « Corbie des Francs latins » (Corbie sur la Somme), d'où étaient venues les reliques de Vitus (34), sous la protection desquelles la Saxe a eu un grand éclat (35). Il n'y avait d'incertitude que sur la question de savoir comment le royaume de l'Occident devait être présenté. Liutprand de Crémone le dénommait *Francia romana* (36), ayant conscience de son aspect provisoire, et appelait ses habitants les Francs latins (*Franci Latini*) (37). Pour Adalbert de Magdebourg, Louis d'Outre-Mer était un « roi de la Gaule romaine » (*rex Galliae Romanae*) (38), tandis que Widukind, pour la période de Henri I^{er}, entendait sous le nom de *Gallia* sans autre complément le royaume occidental (39). Brun de Querfurt, dans sa *Passio sancti Adalberti* composée en 1004, faisait

26. THIETMAR (voir n. 12) III, c.10, p. 108 ; *Annales Hildesheimenses*, (voir n. 25) ad 980, p. 23.

27. *Mon.Germ.Hist. Const.* I, n°1, p. 1 sq.

28. *Mon.Germ.Hist. Const.* I, n°6, p. 13 sq. ; ADALBERT (voir n. 4), ad 948, p. 163 sq.

29. *Ibid.* ad 946, p. 163 ; WIDUKIND (voir n. 9) I, c.39, p. 58.

30. *Ibid.* II, c.31, p. 44, et II, c.26, p. 89.

31. ADALBERT (voir n. 4), ad 921, p. 156 ; cf. *Annales Heremi* (voir n. 19), p. 141.

32. WIDUKIND (voir n. 9) III, c.2, p. 104.

33. *Ibid.* I, c.34, p. 48.

34. THIETMAR (voir n. 12) V, c.19, p. 243.

35. *Ibid.* VII, c.13, p. 415.

36. LIUDPRAND DE CREMONE, *Antapodosis*, *Mon.Germ.Hist. SS rer. Germ.*, c.16, p. 18 ; cf. *ibid.*, c.14, p. 17.

37. LIUDPRAND DE CREMONE, *Legatio*, *Mon.Germ.Hist. SS rer. Germ.*, c.33, p. 192 ; cf. la *Francia Latina* chez WIPON, *Gesta Chuonradi imperatoris*, *Mon.Germ.Hist. SS rer. Germ.*, c.27, p. 45.

38. ADALBERT (voir n. 4), ad 939, p. 160.

39. WIDUKIND (voir n. 9) I, c.27, p. 40.

combattre Otton II contre les *Franci karolini* (40), et chez Wipon, Conrad II va dans les *Gallias Francorum*, par quoi il désignait le royaume de Henri, roi des Francs (41). Pour les Annales de Lobbes, le roi Lothaire régnait *in occidente*, et encore en 1060 leur continuation annonce la mort de Henri I^{er} de France en usant de la formule alors archaïque selon laquelle était mort le « roi d'Occident » (*rex occidentalis*) (42). Adam de Brême utilise *Francia* avec le compliment explicatif *trans Rhenum provincia* (43). C'est seulement Wipon et les *Annales Altahenses majores*, écrites peu après 1073, qui appellent la France *Francia*, et l'Allemagne *Francia orientalis*, en usant d'un complément restrictif (44). La désignation de *rex karolingorum* plusieurs fois employée dans les *Annales Altahenses* pour Henri I^{er} de France (45), tout comme le modèle de Charlemagne invoqué chez Wipon pour Conrad II (46) et chez Lampert de Hersfeld pour Henri III (47), attire l'attention sur le grand prestige de la tradition carolingienne, mais la légitimation de droit public qui en découle ne fut reconnue qu'au roi français. Le nom de *Karolingi* transféra sa signification de la notion dynastique à la notion ethnique.

Cependant le conflit entre Carolingiens et Robertiens fut longtemps l'indice le plus important du jugement politique porté sur la monarchie française. Widukind de Corvey l'imputa à juste titre à la royauté d'Eudes et à sa reconnaissance par Arnoul : « Eudes remit à Arnoul aussi bien la couronne que le sceptre et tout l'ornement royal, et il reçut le royaume de son seigneur (Charles) grâce à Arnoul. Aussi jusqu'à aujourd'hui il y a querelle pour le royaume entre les Carolingiens et les descendants d'Eudes, comme aussi entre les Carolingiens et les rois de Francie orientale pour la Lotharingie » (48), mais l'erreur de Widukind gît dans le fait que c'était Arnoul qui avait envoyé une couronne ; celle-ci fut utilisée le 13 novembre 888 lors du second couronnement d'Eudes à Reims (49). Cependant le récit de Widukind peut faire allusion à la donation de l'*ornatus palatii*, qu'Arnoul, d'après un témoignage assez postérieur, a donné à l'abbaye de Saint-Emmeram de Ratisbonne (50). Il s'y trouvait un *ciborium quadratum* et un évangélaire magnifique. Le ciboire est conservé,

40. BRUN DE QUERFURT, *Passio S. Adalberti*, *Mon.Germ.Hist.* SS 4, c.10, ad 978, p.598.

41. WIPON (voir n. 37) c.31, p. 50.

42. *Annales Laubienses*, *Mon.Germ.Hist.* SS 4, ad 954, p. 16 et ad 1060, p. 20.

43. ADAM DE BREME, *Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum*, *Mon.Germ.Hist.* SS rer. Germ., I, c.55, p. 55.

44. WIPON (voir n. 37) c.35, p. 56. ; *Annales Altahenses majores*, *Mon.Germ.Hist.* SS rer. Germ., ad 1041, p. 28.

45. *Ibid.* ad 1043, p. 32 ; ad 1044, p. 38 ; ad 1056, p. 52.

46. WIPON (voir n. 37) c.6, p. 28 sq.

47. LAMPERT DE HERSFELD, *De institutione Herveldensis Aecclesiae*, *Mon.Germ.Hist.* SS rer. Germ., ad 1039, p. 351.

48. WIDUKIND (voir n. 9) I, c.29, p. 42.

49. *Annales Vedastini*, *Mon.Germ.Hist.* SS rer. Germ., ad 888, p. 67.

50. 1055-1056 : ARNOUL DE ST-EMMERAM, *Miraculi S. Emmeramii*, *Mon.Germ.Hist.* SS 4, p. 551 ; OTLON DE ST-EMMERAM, *Translationis et inventionis Sancti Dionicii Battonensis historia antiquior*, *Mon.Germ.Hist.* SS 30 2, c.1, p. 827.

pourrait être identique au *codex aureus* qui est depuis le Xe siècle dans la possession de Saint-Emmeram⁽⁵²⁾. Les deux pièces sont des œuvres de Francie occidentale. Le *codex aureus* provient d'un atelier de la cour de Charles le Chauve. Arnoul pourrait l'avoir reçu en cadeau de l'ouest et l'avoir donné à son lieu de conservation actuel, si bien que le récit de Widukind évoqué ici serait du domaine des données historiques contaminées par la légende.

Tout cela correspond bien au récit du moine de Corvey, faux sur de nombreux points importants. Ce moine non seulement se trompait dans la succession des fils de Gerberge et de Louis d'Outre-Mer⁽⁵³⁾, mais encore embellissait ses récits de campagnes d'une représentation exagérée des succès d'Otton I^{er}⁽⁵⁴⁾. Des éléments légendaires figurent aussi dans la remarque faite par Adalbert de Magdebourg sur le premier point crucial du conflit carolingorobertien. « A Soissons eut lieu un rude combat entre Robert et Charles, mais Charles frappa la bouche impie de Robert avec sa lance si bien qu'il lui traversa la langue et la repoussa derrière la nuque »⁽⁵⁵⁾. On ne doit pas sous-estimer la qualité littéraire de ce récit, car il renvoie à une transmission de la matière historique sous une forme chantée, qui pourrait avoir influencé et déterminé la conscience historique commune, beaucoup plus que l'historiographie latine.

Dans le jugement que les historiographes de l'Empire portent sur la France, le déchirement interne du pays en raison des combats qui sont livrés pour la royauté teint une place de première importance⁽⁵⁶⁾. Ces conflits gâchaient à ce point le prestige de la monarchie que Wipon rapporta, à propos du comte de Champagne Eudes, les mots suivants : « Être roi, il ne le désirait pas ; il voulait plutôt être toujours le maître du roi »⁽⁵⁷⁾. Cette faiblesse du roi de France vis-à-vis des grands est mentionnée par Brunon dans son livre de la guerre de Saxe à propos de Philippe I^{er}, et il fonde là-dessus l'inanité d'un appel à l'aide que Henri IV en difficulté a lancé vers la France⁽⁵⁸⁾.

En comparaison de l'époque des rois ottoniens, quelque chose d'essentiel avait changé : autrefois des révoltés saxons comme Wichman le Jeune et son frère Ekbert avaient recherché en France le soutien des Robertiens⁽⁵⁹⁾, à présent le roi allemand demandait au roi Philippe I^{er} s'il voulait lui venir en aide contre les rebelles saxons. Si, plus tôt, on était assuré que sans une intervention permanente des Ottons dans le royaume occidental, aucune

51. Percy Ernst SCHRAMM et Florentine MÜTHERICH, *Denkmale der deutschen Könige und Kaiser* (Veröffentlichungen des Zentralinstituts für Kunstgeschichte, II), Munich 1962.

52. *Ibid.*, n°52, p. 143 sq.

53. WIDUKIND (voir n. 9) II, c.39, p. 99.

54. *Ibid.*, III, c.4 s., p. 107.

55. ADALBERT (voir n. 4), ad 922 (au lieu de 923), p. 156 sq.

56. FOLKWIN DE LOBBES, *Gesta abbatum Lobiensium*, *Mon.Germ. Hist.* SS 4, p. 61 ; THIETMAR (voir n. 12) VII, c.46, p. 454.

57. WIPON (voir n. 37) c.29, p. 47.

58. BRUNON, *Saxonicum bellum*, *Mon.Germ. Hist. Deutsches Mittelalter*, 2, c.36, p. 38.

59. WIDUKIND (voir n. 9) I, c.27, p. 40.

situation politique stable ne pouvait être établie⁽⁶⁰⁾, et si, avec un regard en arrière, on affirmait cela sans arrogance comme un fait brut⁽⁶¹⁾, dans la deuxième moitié du XI^e siècle en revanche le ton avait changé par polémique. Lampert de Hersfeld critiquait la lâcheté de Henri I^{er} de France, qui avait d'abord accablé l'empereur de reproches à Ivois *contumeliose atque hostiliter*, puis avait échappé au duel proposé par Henri III en s'éclipsant discrètement pendant la nuit⁽⁶²⁾, et il rapporte avec satisfaction l'échec de la politique flamande française et la défaite de Philippe I^{er} à Cassel⁽⁶³⁾. Le grégorien allemand Bernold de Saint-Blaise raconta le conflit de Philippe I^{er} avec le pape⁽⁶⁴⁾, mais les traités allemands de la controverse sur les Investitures évitèrent toute polémique à l'encontre du roi de France, telle qu'elle figure dans la *Disputatio vel defensio Paschalis papae* d'un auteur français⁽⁶⁵⁾.

Si nous voulons résumer les résultats de notre lecture des sources en quelques points, voici ce que nous pouvons dire : Les historiographes travaillaient souvent de façon inexacte dans le détail. Ils ébauchaient une image grossière, qui était cependant étonnamment homogène en de nombreux points caractéristiques. A mon avis cela est à rapporter à l'existence d'une tradition orale largement répandue qui donnait forme aux représentations historiques. Pour cette tradition, on n'avait pas besoin de l'exactitude que l'historien d'aujourd'hui recherche.

Une tradition orale s'oriente en fonction des héros. Elle pense en termes de relations familiales, elle est une forme sociale dominante du groupement de personnes. Les événements historiques, selon cette tradition, sont considérés comme des relations de personnes.

Cette dimension personnelle de toute l'histoire a été déjà pas mal modifiée dans la tradition écrite médiévale. Dans la science historique moderne, qui doit s'en tenir aux textes, le mythe imprégné par la personne peut entièrement disparaître. Cela se produit avant tout quand la science sous la forme de l'histoire des structures, est particulièrement à la page : ses déductions n'ont plus rien à faire avec la représentation que se faisaient les hommes des Xe et XI^e siècles. La tradition orale donne une forme poétique aux événements. Il lui faut répondre à des attentes précises, et ces attentes se reflètent ensuite en elle. Ce serait une tâche passionnante pour l'histoire sociale de rechercher les supports particuliers de ce mode de tradition.

Joachim EHLERS

60. *Chronicon Luxoviense*, *Mon.Germ.Hist.* SS 3, p. 221.

61. ADAM DE BREME (voir n. 43), II, c.24, p. 82 et II, c.42, p. 101 sq. ; cf. WIDUKIND (voir n. 9) I, c.27, p. 40.

62. LAMPERT DE HERSFELD (voir n. 25), ad 1056, p. 68 sq.

63. *Ibid.*, ad 1071, p. 124 sq.

64. BERNOLD DE ST-BLAISE, *Chronicon*, *Mon.Germ.Hist.* SS 5, ad 1089, p. 450 ; ad 1094, p. 461 ; ad 1095, p. 463 sq.

